

HISTOIRE DE LIVRES DANS UN QUARTIER

par ses acteurs

Le quartier de Moulins à Lille est un quartier dit en difficulté où se conjuguent chômage, échec scolaire, où il semblerait que l'urgence ne soit ni les livres ni la lecture. Paradoxalement, le livre est un des médiateurs puissants du projet de quartier : il fédère des structures et institutions différentes, des associations, des bénévoles. La revue *Recherches* a souhaité aller à la rencontre d'un projet d'une telle envergure en proposant la tenue d'une table ronde où se sont retrouvées :

Marie-Paule Brillon, directrice de l'école maternelle Philippe de Comines
Isabelle Caniot, Médiathèque municipale de Moulins
Caroline Cuvelier, médiatrice du livre à la Médiathèque municipale de Moulins
Muriel Delencre, maman lectrice
Nicole Deweer, lectrice bénévole
Valérie Dib, « Lis avec moi » ADNSEA
Michèle Pereira, responsable du Centre d'Animation Petite Enfance
Isabelle Sagnet, « Lis avec moi » ADNSEA
et pour la revue *Recherches* :
Marie-Michèle Cauterman, collègue de Marquette, IUFM
Francine Darras, IUFM - AIS

A l'issue de cet échange, se dégagent quelques principes fondateurs qui structurent l'action de chacun des partenaires de ce projet : le livre doit aller à la rencontre des enfants et de leurs parents dans tous les lieux qu'ils fréquentent ; chaque enfant doit pouvoir rencontrer sur son chemin des adultes qui lui lisent à voix haute, pour lui tout seul, le livre qu'il a choisi ; l'adulte lecteur s'engage à ne pas changer l'histoire lue : seuls peuvent changer l'intonation et les éventuels commentaires. Il apparaît que l'École ne peut en rien avoir le monopole de la rencontre entre l'enfant

et l'écrit : une telle illusion risque de cliver l'enfant et l'écolier ; l'écolier risque de ne pas mettre de sens à l'apprentissage de la lecture que lui propose l'école.

« L'important pour l'enfant n'est pas d'être entouré d'écrits, ni même d'être plongé dans un " bain d'écrits ", mais de vivre des situations de lecture (ou d'écriture au sens de production, expression écrite) partagées avec des lecteurs (ou des écrivains) expérimentés. »

Chauveau G. (1998), « Les aspects sociaux et culturels de l'apprentissage de la lecture », *Actes du XIV^{ème} congrès de la FNAREM, Lille 1998, L'école au coeur de ses cultures*, p. 166.

« ... quelqu'un prononce un mot, quelqu'un d'autre le prononce un peu différemment, mais c'est le même mot et la même histoire. L'enfant qui ne le prononce pas, voit ce mot passer de bouche en bouche sans être modifié. Il varie mais reste le même. »

Danon-Boileau L. (1999), « L'apport des livres au développement du langage et de ses usages », *Revue des Livres pour enfants*, n° 188-189, septembre 1999, p. 82.

HISTOIRES DE PARTENARIAT

Recherches : Pour commencer, pouvez-vous nous donner quelques repères pour qu'on prenne la mesure de l'ensemble de ce projet ?

Isabelle Caniot : Ce qui est fédérateur du projet, c'est la médiathèque de Moulins. Mais c'est toute une histoire, cela a commencé dans les années 90 avec l'ADNSEA « Lis avec moi »¹ ; il y a une histoire commune : le désir de lire, d'amener le livre à tous les publics. La médiathèque a ouvert en 1990. Dans le quartier il y avait déjà des actions menées par l'ADNSEA « Lis avec moi » : des livres étaient lus à voix haute dans les écoles, les crèches, la PMI, les haltes-garderies, les maisons de quartier. Un peu à la fois, la médiathèque et « Lis avec moi » ont été amenées à travailler ensemble, un partenariat s'est mis en place sur le quartier autour de la lecture à voix haute. En 1991, un demi-poste a été dégagé dans le cadre du contrat Enfance pour aller proposer des lectures à voix haute dans les structures accueillant dans le quartier la Petite Enfance, c'est-à-dire les enfants de 0 à 6 ans. En 1992, la médiathèque a recruté un médiateur du livre qui avait pour mission d'aller lire à l'extérieur, d'aller à la rencontre, avec le livre, des publics les plus en difficulté. En 1994 se sont mis en place les « Jardins de lecture » pour offrir des lectures à voix haute pendant l'été dans

1. Association départementale du Nord pour la sauvegarde de l'enfance, de l'adolescence et des jeunes adultes. Créée il y a 40 ans, pour gérer des établissements et services d'action pédagogique et thérapeutique, elle a depuis une quinzaine d'années diversifié ses actions pour prendre en compte les nouveaux besoins de l'action sociale et la lutte contre toutes les formes d'exclusion.

le quartier, pour aller lire sur les pelouses au pied des immeubles : les partenaires étaient « Lis avec moi », le contrat de ville de Moulins, la médiathèque, et une bénévole, Nicole Deweer ici présente. Depuis cette date, les « Jardins de lecture » continuent ; cet été, cette action a réuni une dizaine de partenaires de structures différentes et six personnes bénévoles.

Les lecteurs viennent d'horizons différents : la médiathèque, l'ADNSEA « Lis avec moi », des bénévoles, des professionnels de PMI, de CAPE, de centres de loisirs, de crèches parentales et municipales, de haltes-garderies, de la Petite Maison², du centre social, de l'hôpital pour enfants du quartier, d'un atelier bois. Telle est la composition de ce partenariat cette année, mais le groupe évolue selon les années. Le principe est que, aux côtés des bénévoles, des professionnels travaillant dans ces différentes structures viennent lire dans le quartier pendant leur temps de travail. Quant aux livres, ils sont prêtés par la médiathèque.

Cette offre de lecture à voix haute se fait également les samedis après-midi toute l'année sur les pelouses toujours, et l'hiver ou quand il pleut, sous des abris, des auvents, des cages d'escaliers, un grand parapluie... avec un sac poubelle qui protège la caisse de livres. L'an dernier, un samedi il faisait très froid, il gelait : l'équipe est partie lire au pied de l'immeuble et un enfant est venu se faire lire un livre. Aucun samedi n'a été manqué.

Nicole Deweer : Le quartier de Moulins bénéficie d'un micro-climat !

Isabelle Caniot : A côté de cela, pendant l'année, il y a encore d'autres actions avec les médiateurs, les bénévoles, le Contrat Enfance : des lectures à voix haute dans les salles d'attente du Restaurant du Coeur l'hiver, des lectures dans les écoles maternelles très régulièrement pendant toute l'année scolaire, à l'hôpital pour enfants, dans une classe intégrée d'un institut médico-éducatif, dans une classe d'adaptation d'une école élémentaire, dans des familles.

Michèle Pereira : Tous les jeudis soirs, j'emmène les enfants à la bibliothèque centrale. Une fois un professeur est venu me voir, c'était un professeur de lycée qui avait une classe de jeunes filles de CAP ou BEP, qui n'avaient plus du tout le goût de lire ; il disait que c'était dommage, que lui aimait la lecture et qu'il aurait voulu leur faire lire des romans... Il se demandait s'il n'aurait pas été possible d'envoyer des élèves de son lycée lire des histoires à nos petits bambins. Il se disait que ces filles qui adorent les bébés, les prendre sur les genoux et leur lire des histoires, ça leur redonnerait le goût de lire des histoires. C'est des futures mamans !

Isabelle Sagnet : L'expérience l'a montré : c'est important de les nourrir d'histoires, d'albums, avant de leur proposer d'aller lire aux petits. Il faut qu'ils préparent bien les histoires.

2. lieu d'accueil parents-enfants.

Marie-Paule Brillon : On a eu cette expérience avec des élèves de 6^{ème} du collège Jean Macé. Le professeur avait fait une sélection d'albums pour les sections de grands, les élèves avaient préparé ça au collège, et ils sont venus lire chez nous avec deux classes de grands un samedi matin. Ça s'est passé royalement bien, tout le monde était ravi. Le professeur était surpris, elle a dit que les enfants avaient déjà l'habitude d'entendre des histoires. C'est vrai, ils écoutent des histoires dans le couloir, mais nous on ne supprime pas le livre de notre pédagogie pour autant ! Il paraît qu'on va faire la même chose avec une autre classe de Jean Macé, qui est en REP.

Isabelle Sagnet : C'est important que ce soient des petits qui aient l'habitude, effectivement, parce que les grands peuvent être déroutés de voir comment les petits se comportent avec la lecture.

Michèle Pereira : C'est ça qui nous a aidés quand on a emmené des enfants du CAPE lire dans une résidence de personnes âgées : on a pu asseoir les enfants pendant trois quarts d'heure autour d'une table. Ils se sentaient presque responsables des personnes âgées. Il s'est passé plein de choses autour de la lecture.

Isabelle Sagnet : Au Faubourg de Béthune, une halte-garderie a invité une classe de CE1 du quartier à lire aux petits. C'est génial, les enfants de CE1 ! La première fois qu'ils sont arrivés, il n'y avait pas assez de petits, un élève de CE1 qui ne trouvait pas son petit pleurait : « Où est mon enfant ? »

LIRE DANS DES FAMILLES

Recherches : Comment êtes-vous amenée, vous qui êtes médiatrice du livre, à aller lire des livres dans une famille ?

Caroline Cuvelier : Le contact se fait par le biais de l'assistante sociale de circonscription qui évalue qu'une offre de lecture pourrait être utile à telle ou telle famille.

Isabelle Caniot : L'assistante sociale en parle d'abord à la famille, lui demande si elle donne son autorisation pour accueillir quelqu'un qui viendrait lire des livres. Elle lui demande si elle est intéressée. Si la réponse est positive, alors l'assistante sociale prend contact avec la médiatrice du livre, et elle la met en relation avec la famille.

Caroline Cuvelier : L'assistante sociale en parle donc à la famille qui serait intéressée un à deux mois avant ma visite ; j'explique alors mon travail à la famille puisqu'en fait je fais le lien entre la bibliothèque et le quartier. Je propose de venir lire chez elle des livres à leur enfant en bas âge, qui n'est pas encore scolarisé. Soit elle accepte qu'on prenne un rendez-vous, soit tout de suite elle se ferme par rapport aux livres.

Muriel Delencre : En fait, si ça se passe bien, si la famille accepte, cela permet d'introduire le livre auprès des parents.

Caroline Cuvelier : Au début, je présente mon action comme une action ponctuelle qui aurait lieu éventuellement toutes les semaines. Je dis que je suis là pour lire des livres aux enfants et qu'éventuellement après je peux laisser les livres pour que justement les parents puissent lire le temps de la semaine qui s'écoule à leurs enfants. Mais il faut du temps, du temps pour que l'enfant s'habitue à ma présence, aux livres, à la relation qui s'installe, tout cela bien entendu sous le regard des parents. Après, cela peut aller très vite : je peux laisser les livres en prêt, une confiance s'installe avec les parents et je peux constater que les livres sont lus pendant que je ne suis pas là.

Recherches : A quoi ça se voit ?

Caroline Cuvelier : Ça se voit aux réactions de l'enfant par rapport à ce qu'il a vécu dans l'histoire, à la relation que me renvoie la mère. Parfois, ça se passe moins bien : une fois je suis allée dans une famille avec des livres, j'ai vite perçu que la maman n'accrochait pas ; la maman m'a dit que cela ne l'intéressait pas. L'assistante sociale suit également ces familles et cela lui est utile de savoir qu'il y a quelqu'un d'autre qu'elle qui entre en relation avec ces familles. Actuellement, j'accompagne quatre familles, mais il y en a deux pour qui j'ai espacé les visites : cela fait deux ans que je les suis et elles pourraient devenir autonomes.

Isabelle Caniot : L'objectif est aussi de les amener à fréquenter la médiathèque, à les inscrire, à conduire ici leurs enfants. Ce que font difficilement ces deux familles.

Nicole Deweer : Mais quoi qu'il en soit, ces jeunes enfants au bout de deux ans sont scolarisés. Il y a peut-être le relais qui se fait alors avec d'autres types d'approche du livre ; le relais se fait avec d'autres actions. Il est difficile d'évaluer ce travail auprès des familles seulement sur deux ans : les choses se poursuivent. Même si aujourd'hui ils ne sont pas inscrits à la bibliothèque.

Caroline Cuvelier : Quand je vais dans une famille, c'est vrai que mon action est prioritairement en direction d'un jeune enfant qui n'est pas encore scolarisé. Mais les frères et soeurs, eux, sont scolarisés. Moi, j'ai une action directe en direction de l'enfant qui n'est pas scolarisé ; mais comme je fais du prêt de livres, je touche également ceux qui vont à l'école et cela crée un lien avec l'école : le livre est à l'école, le livre est à la maison. La maman dit d'ailleurs à l'école qu'il y a une dame qui vient lire des livres chez elle aux enfants et qu'elle laisse des livres aux enfants. Les enseignants apprécient ce prêt de livres, à domicile, pour l'enfant.

LIRE À UN SEUL ENFANT

Marie-Paule Brillon : À l'école aussi, il est important de pouvoir lire dans des lieux différents et dans des situations différentes : on peut lire dans sa classe, dans le couloir. Dans la classe, la lecture est adressée à un groupe d'enfants, à un grand

groupe ou un petit groupe, rarement et très difficilement à un seul enfant, individuellement. Mais dans le couloir, avec les lectrices, la lecture est individuelle, la relation est individuelle, le rapport au livre est individuel.

Nicole Deweer : Même si dans le couloir, il y a trois enfants qui écoutent la lecture à voix haute qui est faite, le livre est lu pour un enfant : l'enfant est libre, il a choisi un livre, et c'est ce livre qui lui est lu ; même s'il y a d'autres enfants, l'enjeu est de s'adresser de manière privilégiée et individuellement à l'enfant qui a choisi le livre.

Valérie Dib : D'ailleurs, si le lecteur fait mine de s'intéresser aux autres, l'enfant qui a choisi le livre rappelle toujours que c'est son livre à lui. Il dit : « Non, c'est à moi ! »

Muriel Delencre : Mais il est intéressant que les autres aient la possibilité d'écouter aussi, d'être là. Par exemple, ceux qui sont complètement en refus peuvent s'approcher doucement, de manière progressive. Ils nous regardent lire aux autres.

LE DROIT DE DIRE NON

Isabelle Sagnet : La liberté de l'enfant est respectée ; ce qui serait inquiétant, c'est que l'enfant soit pris en otage et gâché de livres systématiquement. L'enfant n'est pas soumis à l'obligation du livre : il a toujours la possibilité de refuser.

Marie-Paule Brillon : L'enfant rencontre de multiples lieux où il pourra trouver des livres ; il ira vers les livres quand il en aura envie. Cela me semble fondamental : sur le quartier il n'y aura jamais d'obligation par rapport au livre, même pas à l'école.

Nicole Deweer : Je me rappelle un petit garçon de l'école maternelle : quand on poussait la porte et qu'il nous voyait, il disait : NON, NON... Il y a des enfants qui pleurent pour dire qu'ils ne veulent pas venir.

Valérie Dib : Et sur les pelouses, quand ils disent non, ils partent. À cet âge là, ils courent vite. Alors pour les rattraper... (rires)

TRAVAUX D'APPROCHE

Muriel Delencre : Je me souviens de David : il disait non, il se reculait, il se cachait les yeux. Il disait très fort qu'il ne voulait pas venir dans le couloir pour lire un livre avec moi. Et puis, un beau jour, il ne s'est pas caché, il a fait un sourire, sans rien dire. Je lui ai tendu la main et il est venu.

Marie-Paule Brillon : C'était un enfant en grave difficulté. À l'école il ne refusait pas tout, mais ça, il le refusait systématiquement.

Muriel Delencre : Quand il a accepté de venir pour lire avec nous un livre, il s'est conduit comme s'il était toujours venu : il s'était habitué peu à peu.

Nicole Deweer : Il a été parfaitement à l'aise, il a pris un livre comme les autres. Il faut dire aussi que le petit David, avant d'aller à l'école, venait avec sa maman conduire son grand frère à l'école, dans sa poussette : il avait déjà vu souvent son frère occupé avec un livre, puisque les lectrices s'installent dans le couloir de l'école dès le moment de l'accueil. Ce n'était pas inconnu ; et du jour où il est venu, il a fait exactement comme les autres, comme s'il était toujours venu. Il a choisi un livre, et l'a tendu pour qu'on lui lise.

Muriel Delencre : On peut dire qu'il avait pris une habitude du livre, de loin.

Marie-Paule Brillon : Jusque là, en classe, quand il lui arrivait de prendre un livre, il le traitait seulement comme un objet qu'il changeait de place. Il n'avait pas envie de rentrer dans le livre. Et du jour où il a accepté d'aller avec la lectrice, après en classe, il a eu envie d'entrer dans les livres ; il a été en demande : c'était très visible.

COMPORTEMENTS DE « LECTEURS » ?

Isabelle Sagnet : On observe un temps d'appropriation du livre. En PMI, on rencontre souvent des enfants qui ont besoin d'abord de manipuler des livres : ils les touchent, les sortent de la caisse, les rentrent dans la caisse, ils les empilent, marchent dessus, ils les « mangent », ils les reniflent, ils les jettent.

Valérie Dib : Parfois, ces comportements peuvent durer longtemps, longtemps avant qu'ils aient envie d'écouter une histoire ; parfois plusieurs mois. Et puis un jour, il y a un déclic.

Marie-Paule Brillon : À l'école maternelle, il y a des coins. Donc dans ma classe il y a forcément le coin des livres. Avant, je ne supportais pas qu'un gamin aille chercher un livre dans le coin des livres et aille le lire dans le coin cuisine : ça fait désordre... Et un petit peu à la fois, je me suis dit : pourquoi obliger un enfant à lire dans ce coin-là s'il a envie d'aller lire ailleurs ? Du moment qu'il n'arrache pas les pages, qu'il ne dessine pas dessus. Mais c'est vrai, on a parfois du mal à l'accepter. Je crois qu'il faut laisser faire l'enfant avec le livre.

Nicole Deweer : Moi j'ai remarqué qu'ils ont tous des comportements individuels différents avec le livre. L'intérêt de la lecture individuelle à un enfant ici dans le couloir de l'école, là dans la rue, là dans une bibliothèque, c'est que cette situation individualisée permet de mieux tenir compte du point où en est l'enfant avec le livre, et d'être un peu en retrait. Pour certains enfants, il est évident qu'un livre

est à lire, pour d'autres non : il est essentiel de les prendre là où ils en sont, de bâtir peu à peu avec eux une approche qui fasse qu'à un moment donné ils aient envie de regarder dans le livre et qu'ils se disent que ça vaut le coup.

Il y a des enfants par exemple qui vont prendre tous les livres un par un, puis ils les rangent sous une chaise un par un : ils ont des comportements extrêmement différents. Il est important d'accepter que l'enfant prenne le livre d'une manière autre que celle qui me semble attendue, normale : il prend le livre, il le pose sur les genoux, il le range et c'est tout, par exemple... Cette adéquation de l'adulte à un enfant est pour moi primordiale dans l'approche du livre. Cela est bien au-delà de se dire seulement : je vais lire des histoires aux enfants. C'est évoluer avec l'enfant, avec l'enfant et le livre. Parfois le parcours semble bizarre : il y a ceux qui veulent à tout prix tourner les pages à toute vitesse et à qui tu ne peux vraiment pas lire l'histoire tellement ils vont vite, dans tous les sens, en avant, en arrière. Mais quoi qu'il en soit, ils attendent manifestement quelque chose de toi. Alors j'essaie de me faire modeste, observatrice, un peu à la fois il me regarde, je le regarde, je lui demande s'il veut qu'on parle un peu, ou s'il veut qu'on tourne les pages seulement... et parfois on tourne les pages et c'est tout. Quelquefois il s'arrête sur une page et je lui montre alors un détail de l'illustration : si ça fait tilt, on discute. Sinon on continue à tourner les pages.

Michèle Pereira : Au début, je voulais à tout prix lire le livre ; s'ils voulaient que je relise le livre plusieurs fois, je refusais, je n'en voyais pas l'intérêt, j'en prenais automatiquement un autre puisque je l'avais décidé. Si je voyais un enfant qui partait jouer, j'allais le chercher. Maintenant, j'accepte de relire autant de fois que nécessaire la même histoire, j'accepte l'enfant qui préfère aller jouer, je sais qu'il m'écoute quand même, tout en roulant sur son petit vélo.

LES PARENTS

Michèle Pereira : Ce qui est fort important, c'est le contact avec les familles. Depuis le temps que vous lisez des histoires en présence des parents, combien de parents sont venus s'inscrire à la bibliothèque, combien de parents maintenant ouvrent les livres, s'assoient à côté de vous, à côté de nous, et reprennent les enfants sur les genoux, lisent des histoires, parce qu'ils se rendent compte ! Un lien se recrée. Et toutes ces mamans qui ont suivi des formations - parce qu'il y a eu des formations, avec des professionnels et des parents, tout le monde au même niveau ! Tout le monde apprend à relire une histoire, à chanter la petite comptine d'antan. On recommuniqué avec ces familles. Quand on est dans une structure où on reçoit une trentaine de familles, voire quarante chaque jour, « bonjour - au revoir », prendre le temps que la personne s'associe à l'action, s'asseye, prenne son temps avec l'enfant : ça aussi c'est réapprendre à vivre !

Muriel Delencre : Moi, je n'étais pas lectrice du tout. J'ai deux enfants ; c'est la petite, Zoé, qui a démarré. Ça s'est fait le lundi matin, comme ça se fait encore

maintenant, la lecture à l'école. Je me suis assise sur le banc pour lire à Zoé. Comme Nicole a vu que le lundi matin j'étais assise là à lui lire un ou deux livres, elle s'est dit que peut-être ça m'intéresserait de persévérer un peu. J'ai commencé à rester la matinée avec Nicole. De fil en aiguille Nicole m'a proposé de faire des stages de lecture. Ma fille aînée qui est en primaire adore lire, alors qu'avant que je commence la lecture avec Nicole, on ne sortait pas de livre à la maison. C'est pour ça que je disais que ça amène quelque chose par rapport à l'école. C'est une grande avancée, même au niveau orthographe, je trouve que ça joue quand même. Le soir maintenant, au lieu de regarder la télé pendant une demi-heure, quand elle a fini de manger, ma fille aînée me dit : « Maman, je monte et je vais lire. » Elle a quand même des résultats qui sont là ! Pour moi c'est important. Les stages sont importants. Ce n'est pas évident de lire une histoire aux enfants et de les attirer. C'est enrichissant de savoir comment apporter le livre à l'enfant.

Michèle Pereira : Je ne reçois qu'un public dont les familles travaillent. De plus en plus, elles prennent le temps de lire une histoire à leur enfant avant de partir. Les gens prennent un peu plus de temps, grâce au livre. Le tout c'est d'être futé, pour amener le livre au bon moment. Il y a des jours où les parents sont plus disponibles, les fins de semaine, les mardis soirs ; il y a des moments où les parents n'ont pas le temps : le lundi souvent c'est pressé, le jeudi aussi.

Isabelle Caniot : Tout ça c'est très important, parce que toutes les actions lecture c'est vraiment en direction des parents, des enfants, des familles, même à l'école. Les lectures commencent au moment où les parents arrivent, elles ne commencent pas quand la classe a commencé. C'est vraiment pour que les parents au moins voient ce qui se passe et puissent s'arrêter.

Marie-Paule Brillon : Au départ il a même fallu mettre une affiche pour dire que nous, les enseignants, nous étions d'accord pour que les parents restent dans le couloir. Il a fallu leur donner la permission. Nicole m'avait fait faire une affiche pour dire que l'équipe enseignante était tout à fait d'accord pour que les mamans puissent prendre du temps le matin pour rester à l'école, lire dans le couloir, parce qu'elles pensaient que j'allais les mettre à la porte.

Recherches : Comment ça se passe exactement ?

Marie-Paule Brillon : Les lectrices viennent une matinée pour les petits, et une matinée pour les moyens et les grands ; on a deux étages : une matinée en bas, une matinée en haut.

Muriel Delencre : On est deux le lundi matin et trois le vendredi.

Marie-Paule Brillon : Elles arrivent le matin à 8h . Elles sont déjà dans le couloir quand les mamans arrivent. Et les enfants le savent, ils les connaissent, ils savent

qu'ils peuvent aller les voir et prendre un livre. Ils y vont, et les mamans suivent, de plus en plus.

Nicole Deweer : Je ne connaissais personne quasiment dans cette école au niveau des familles quand je suis arrivée il y a quatre ans. Mais je connaissais par contre les enseignants avec qui j'avais travaillé auparavant. Ça me sécurisait. Au début je travaillais avec N. R. qui avait le poste qu'occupe actuellement Valérie, et j'étais sous les ordres de N. qui était éducatrice de jeunes enfants. Notre idée c'était que - je continue à avoir cette idée - le mieux ce serait que ce soient les parents qui lisent à leurs enfants ; et mon but c'est de faire en sorte que les parents se disent : « Oui, ça m'intéresse, c'est important de lire pour mon enfant, même si je ne sais pas trop faire, je vais quand même essayer de trouver des moyens pour qu'il soit avec des livres, qu'on lui lise des histoires. » Avec N. au départ, on lisait et on ne disait rien. Les parents nous voyaient lire dans le couloir - je continue à penser que le couloir c'est un des bons endroits - et on ne leur disait pas grand-chose. Par la suite, N. a pris l'habitude de leur dire : « Si vous voulez vous pouvez rester. » Il en restait peu. On a essayé de réfléchir. Je me suis trouvée un moment toute seule. Plus j'avais, plus je me disais : si nous, dans le couloir, on dit aux parents de lire avec leur enfant, ce n'est pas ça qui va les décider ; ce qui me paraissait leur manquer à la plupart, c'était d'être absolument sûrs que l'enseignant l'accepte.

Marie-Paule Brillon : Oui, parce que s'ils lisent dans le couloir, l'enfant rentre forcément en retard dans sa classe. Ça les mettait mal à l'aise d'être là et de rester dans le couloir alors que l'enfant aurait dû être dans sa classe avec sa maîtresse ou son maître. Il a fallu que nous disions : « Si, vous pouvez le faire, et au contraire c'est bien ! »

Nicole Deweer : À partir de là, il y a des parents qui sont restés. Certains restent une fois, puis ne le font plus ; certains restent pour un livre, deux livres, trois livres. Mais par exemple Muriel, puisqu'elle est là, restait systématiquement : elle s'était installée dans cette habitude. Je ne voulais pas l'ennuyer, mais en même temps je me disais qu'elle avait l'air vraiment intéressée, et que peut-être on pourrait lui proposer plus. Un jour, je lui ai proposé le stage : il me semblait que ça pouvait l'intéresser. Elle a été enthousiaste, elle a continué. Elle a sans doute été, au niveau des parents de cette école, déterminante, parce que d'autres parents la connaissaient. Après on a fait ces affiches qu'on a renouvelées.

Marie-Paule Brillon : Pas cette année !

Nicole Deweer : Non, mais cette année, c'est absolument incroyable, il y a beaucoup de parents qui restent. Je ne comprends pas !

Marie-Paule Brillon : Il y a déjà un noyau dur qui existe, des gens qui ont pris l'habitude de rester, et les autres viennent voir.

Nicole Deweer : Il y a aussi deux autres éléments déterminants : des maîtres lisent avec nous dans le couloir. Je suis sidérée, hier matin il y avait au moins treize personnes pour les classes du bas, des parents des trois classes !

Marie-Paule Brillon : C'est bon enfant. Maintenant il y a les aide-éducateurs...

Nicole Deweer : Les aide-éducateurs ont fait le stage, ce qui fait que tout le monde s'y met.

Marie-Paule Brillon : L'instit. des grands sort de sa classe. Il peut le faire, il peut laisser ses grands trois minutes tout seuls, il se met à la porte de sa classe et il lit.

Nicole Deweer : L'aide-éducateur lit dans la classe. Le maître a dit l'autre jour en plaisantant : « Pendant ce temps je ne fais pas les exercices fondamentaux. » Je lui ai dit en plaisantant : « Tu es en train de faire un exercice fondamental. Ce que tu ne fais pas, c'est tes exercices systématiques ! »

Un parent qui commence, des enseignants qui donnent l'autorisation, des enseignants qui s'y mettent, qui disent : « Ah vous lisez, c'est bien ! » : tout le monde s'y met. C'est mon expérience au long cours dans cette école.

Marie-Paule Brillon : Il faut du temps.

...Y COMPRIS LES PARENTS NON-LECTEURS ET CEUX QUI PARLENT MAL

Isabelle Sagnet : Il y a d'autres cas de figure. Des écoles organisent des portes ouvertes aux parents. Tous les parents sont invités pour assister à des temps de lecture à leurs enfants, à la suite desquels souvent il leur est proposé de venir pendant l'année scolaire, en journée, pendant environ deux heures, une heure le plus souvent, pour lire des histoires aux enfants. Ils viennent, ils emmènent des petits groupes d'enfants, de façon qu'il y ait un enfant ou deux par adulte présent. Ils les emmènent dans un autre endroit que la classe pour leur lire des histoires. C'est une situation qu'on trouve souvent, avec plus ou moins de participation selon les parents : cela dépend si l'école est déjà très ouverte ou non aux parents, cela dépend si le relais est vraiment pris par les instituteurs pour inciter tous les parents **sans exception** à être invités...

Recherches : Les parents sans exception ?

Isabelle Sagnet : Sans exception, à savoir que par exemple ceux qui ne savent pas lire sont invités également.

Nicole Deweer : Hier matin il y en avait deux qui ne savaient pas lire, j'en suis presque sûre.

Isabelle Sagnet : Je fais une parenthèse parce que la Maison de l'éducation à Roubaix lance un groupe de travail sur « Comment lire à son enfant quand on ne sait pas lire ? ». J'y suis allée ce matin, ça démarre bien.

Recherches : Et comment on fait pour lire une histoire quand on ne sait pas lire ?

Isabelle Sagnet : On a pas mal d'observations là-dessus : il existe différentes stratégies, on peut utiliser des imagiers, utiliser des histoires sans texte, ou utiliser des livres avec des textes mais dont on a, à force de les entendre, retenu les mots, ou parler sur un livre sans forcément suivre l'histoire ; ou alors des livres de comptines, de chants connus mais qui permettent d'utiliser le livre quand même.

Nicole Deweer : Ce qui me paraît important, c'est que l'enfant ne soit pas dupe. Si le parent ne sait pas lire, qu'il partage un moment avec le livre, et essaie de le faire accéder le plus possible au livre, mais sans faire croire à son enfant qu'il sait lire alors qu'il ne sait pas. Si tu apprends un livre par coeur, tu fais semblant de lire. Je pense que pour les enfants, c'est important de savoir que son père ou sa mère a fait l'effort sans doute d'apprendre le texte et de lire le livre de mémoire, même s'il ne sait pas lire ; mais qu'il ne dise pas à son enfant : « Je sais lire. » Ce serait une tromperie. De même qu'on insiste quand on lit un livre pour que chacun lise les mots, et ne transforme pas les mots qui paraissent difficiles. Le texte est là : si chaque adulte fait du texte qui est écrit dans le livre ce qu'il veut, ce n'est plus un livre ; ce serait fausser l'accès au livre.

Isabelle Sagnet : Ceci dit, c'est tellement considérable que des parents qui ne savent pas lire aillent dans l'école ! C'est tellement énorme ! On en rencontre. Le rôle des enseignants est central pour les inviter et les mettre à l'aise. Quelquefois aussi les enseignants sont gênés quand les parents ne savent pas très bien parler, ont des difficultés de langage. Il faut de la diplomatie pour soutenir particulièrement ce parent-là dans sa démarche quand il vient à l'école.

Il y a aussi des écoles qui font seulement des temps de portes ouvertes. Dans une école maternelle aux Bois-Blancs, ils font plusieurs fois dans l'année des petits déjeuners lecture. Le petit déjeuner est servi aux parents qui viennent, aux grands frères, aux grandes soeurs, aux assistantes maternelles qui viennent avec des bébés, et dans chaque salle sont faites des lectures à voix haute. Les parents, les enfants circulent de classe en classe et se retrouvent autour d'un petit déjeuner. Ils commencent à envisager de demander aux parents de venir participer à des lectures. Mais le cas de figure qu'on rencontre le plus c'est quand même des parents qui viennent pour lire. Et quelquefois il y a des participations importantes. Un exemple parmi d'autres, à Onnaing, l'année dernière, dans une école avec laquelle on a commencé à collaborer, dès les premières semaines il y a eu dix, quinze parents ; ils ont été débordés, ils ne savaient pas où les mettre parce que la BCD est toute petite. Ils ont été obligés de faire une sorte de roulement.

Nicole Deweer : Ce que je trouve important quand on lit comme ça dans les écoles, c'est que le parent lise à son enfant. C'est tout ce qui m'intéresse. C'est le seul but.

Isabelle Caniot : Pour certains parents, c'est une révélation de voir que leur enfant est capable de s'intéresser aux livres tout petit, qu'il peut rester assis devant un livre, qu'il peut apprécier une histoire. Surtout pour les parents qui ont été en échec scolaire, pour qui le livre pose toujours un problème : avoir une révélation comme ça c'est quelque chose d'important, et c'est un peu ce qu'on recherche aussi, remettre un peu les parents sur les rails par rapport au livre, ou les y mettre quand ils n'ont jamais été intéressés.

Isabelle Sagnet : Je voudrais nuancer un peu ce que dit Nicole, parce qu'on m'a raconté dernièrement l'histoire d'une maman qui vient lire dans l'école, et elle n'arrive pas à lire à son enfant qui ne l'écoute pas quand c'est elle qui lit, il s'en va, il est très agité. C'est difficile ! Mais les autres écoutent, donc c'est une manière de pouvoir dire à cette maman : votre enfant aujourd'hui n'écoute pas beaucoup les histoires, mais ça peut évoluer. C'est aussi l'occasion de voir d'autres écoutes.

Nicole Deweer : Oui, tu as raison. Mais ce qui est premier pour moi, c'est que le parent puisse lire à son enfant. Après, on passe par où on peut ; il y a mille manières d'y arriver. Mais je suis contente quand j'en vois certaines qui prennent leur enfant, qui lisent des livres, alors qu'*a priori* quand tu les voyais arriver à l'école avec leur enfant, ça ne semblait pas possible. Tu en vois certaines qui ont trouvé là, dans ce moment de lecture avec leur enfant sur les genoux pendant une demi-heure, sûrement, à faire quelque chose avec leur enfant qu'elles n'avaient jamais réussi à faire auparavant.

HISTOIRE DE LA MAMAN QUI PART LA DERNIÈRE

Recherches : Est-ce que tu crois que ce que tu énonces a du sens pour des mamans qui sont complètement accablées par la vie quotidienne ?

Nicole Deweer : Oui, je pense que pour certaines ça en a.

Marie-Paule Brillon : Il y a des mamans qui sont vraiment très très en difficulté et qui restent.

Nicole Deweer : Il y a une maman qui reste tous les lundis matins une demi-heure, et je pense qu'effectivement pour elle, c'est un moment où elle fait quelque chose avec son enfant dans une relation positive.

Marie-Paule Brillon : Peut-être que ça la sort de son cadre habituel qui est pesant...

Nicole Deweer : ... même si elle ne dit pas trois mots.

Marie-Paule Brillon : En plus c'est un enfant qui n'a pas l'accès au langage oral, il a à peine la compréhension, une compréhension difficile, mais pas la parole. Il est en énorme difficulté déjà à l'école, elle a une vie très triste, elle habite un taudis, vraiment insalubre. Cette dame reste, et elle lit une demi-heure...

Nicole Deweer : ... elle est la dernière à partir. Avec elle l'enfant ne bouge pas. Ils épuisent le stock de livres à deux. Elle ne manquerait pas ça. Elle ne nous dit rien, pourtant, mais ses yeux !

Marie-Paule Brillon : C'est son moment à elle. C'est peut-être le seul moment où elle peut lui montrer de l'affection, longtemps, dans un cadre où elle n'est pas dérangée, parce qu'à mon avis ça ne doit pas être facile dans sa vie. Là, elle a le temps.

Nicole Deweer : Ils sont bien, tous les deux. Ils sont beaux à voir.

Marie-Paule Brillon : Je trouve ça magnifique. Il y en a d'autres.

Isabelle Sagnet : Il y a des parents en PMI qui viennent le jour où ils savent qu'il y a la lecture dans la salle d'attente.

Valérie Dib : Il y a aussi le contraire !

Nicole Deweer : Oui ! Il ne faut pas croire qu'on ne fait que des heureux ! Les premières fois il y en a qui pensaient qu'on vendait des livres. Il y en a qu'il ne faut pas brusquer, parce qu'ils raserait plutôt les murs pour qu'on ne leur dise rien surtout. Il vaut mieux ne pas les voir : « Si jamais elle me dit de m'asseoir, qu'est-ce que je vais faire ? »

LES STAGES

Isabelle Caniot : C'est « Lis avec moi » qui assure la formation. Le public du stage, c'est tous les gens qui ont envie de lire, parents, professionnels de toutes sortes de structures différentes, qui ne savent pas trop comment s'y prendre pour lire un livre, qui ont envie de s'améliorer, de connaître les livres... Ça dure deux jours sur temps scolaire. Il y a une demi-journée sur les enjeux de la lecture à voix haute, une demi-journée sur l'analyse de livres, quels livres proposer aux enfants, comment les lire, et une journée sur le travail de la voix. C'est surtout un travail pour se sentir à l'aise avec sa voix, parce que souvent les gens ont l'impression qu'ils lisent mal. Tout le travail c'est de leur faire prendre conscience qu'ils sont tout à fait capables de lire, et qu'ils ont une voix intéressante.

Recherches : Vous ne changez jamais un mot ?

Isabelle Sagnet : Non. On peut ajouter des petites chansons, des petites comptines, mais on ne change pas le texte.

Isabelle Caniot : Tous les comportements dont on a parlé, comme ceux des enfants qui s'en vont en plein milieu d'une histoire, qui commencent un livre par la fin, ou qui jettent les livres, ce sont des comportements qui déroutent beaucoup les gens qui ont de la bonne volonté, qui ont envie de lire aux enfants. Dans ces stages, on leur dit qu'il n'y a pas de quoi s'affoler, que ça ne veut pas dire pour autant qu'ils lisent mal, que ce sont des comportements d'enfants qui sont normaux, que ça ne les remet pas en question. C'est vraiment important. C'est ce que beaucoup de gens disent à la fin du stage : ça les encourage à lire.

Isabelle Sagnet : Il y a un plus dans les stages à Moulins, c'est qu'il y a une demi-journée de lecture dans les structures petite enfance du quartier.

Nicole Deweer : Cette année on a eu moins de parents, mais on a eu des aide-éducateurs qui étaient fort intéressés, et Mme l'Inspectrice a accepté leur participation au stage. Ils ont été quatre à venir, tous les quatre font maintenant spontanément des choses qu'ils ne faisaient pas. Il y a eu aussi des gens qu'on a croisés, qui ont commencé à lire sur les pelouses cet été, qui ne sont pas forcément des professionnels depuis longtemps ou pour longtemps. C'étaient des gens qui n'avaient pas de formation, et ça a donné un stage un peu différent des précédents.

Michèle Pereira : Celui de l'année dernière était bien aussi. Vous avez redonné le goût à certaines animatrices de lire.

LE JUGEMENT DE L'HISTOIRE

Nicole Deweer : Nous, nous pensons en ce moment que c'est bien de faire comme ça. Mais dans dix-quinze ans, peut-être qu'on en reviendra. J'essaie de me dire : moi ça me plaît, je pense que c'est bien comme ça. Mais quand je regarde derrière, je me rappelle des périodes où on disait tout le contraire avec la même conviction.

Dans les années 70-80, dans les bibliothèques, le secteur Jeunesse pouvait être interdit aux parents. Je me souviens d'avoir amené mes enfants à Beaubourg, mes enfants sont entrés seuls dans le secteur Jeunesse et moi, je suis restée dans la salle d'attente. C'était comme ça. Et encore, à cette époque là, les enfants pouvaient entrer, même s'ils ne savaient pas lire ; c'était déjà un progrès, parce qu'au début des sections jeunesse, dans les bibliothèques, il fallait qu'ils sachent lire. Chaque institution a son histoire. C'était un moment où on pensait que les parents n'étaient pas souhaitables, étaient un obstacle à l'épanouissement de l'enfant.

Restons tranquilles, en nous disant : « Nous pensons en ce moment que c'est bien », mais n'en voulons pas trop à ceux qui ne font pas comme nous, et qui pensent peut-être bien faire. Je sais bien comment je suis : je vais quand même essayer de convaincre que j'ai raison ! Mais peut-être que dans dix ans les gens diront : « Ils avaient tort ! »